

De cuneatis, quas vocant, inscriptionibus persepolitianis legendis et explicandis relatio ou comment Grotefend perça le mystère du vieux-perse

Isabelle KLOCK-FONTANILLE – Emeline MONVILLE

Université de Limoges

This paper offers a Latin to French translation of the small account Georg Friedrich Grotefend gave about his attempt of deciphering Old Persian cuneiform. The Göttingen young Latin teacher's article, which title is *De cuneatis, quas vocant, inscriptionibus persepolitianis legendis et explicandis relatio*, appears partly, at first, in the *Göttinger Gelehrten Anzeigen* in 1802-1803. The last editing version, by W. Meyer, dates back to 1893. This work represents the key of Old Persian decipherment but has never been translated to date. It seems all the more necessary to do it since several differences exist between Grotefend's own account and what can be usually read on the topic.

So, this text allows us to follow the decipherer's work and progress, and his method, as Grotefend himself notifies, from general considerations on the three writings attested on Persepolis monuments, to very precise readings and translations of Old Persian cuneiform inscriptions, what he calls "the first Persepolitan writing".

Comme ce fut le cas des hiéroglyphes égyptiens, la redécouverte du cunéiforme vieux-perse s'inscrit dans l'effervescence des XVII^e-XVIII^e siècles, époque des premiers grands voyageurs européens et des « diplomates archéologues », qui mettent au jour l'antique cité de Persépolis et font circuler les premières copies de ses inscriptions¹. Toutefois, au regard des diverses théories qu'a fait naître l'apparition de cette écriture d'un genre nouveau sur la scène européenne, l'effervescence des premiers temps semble ne pas se départir d'une certaine confusion. Là encore, on peut noter une certaine analogie entre les considérations faites sur les hiéroglyphes égyptiens à cette même époque et celles faites sur

1. Citons le célèbre Pietro della Valle qui visita Persépolis en 1621. Dans le récit qu'il fit de son voyage et qui parut en 1674, il s'émerveilla des inscriptions mystérieuses qui ornaient les parois des palais. Comme le rappelle P. Lecoq : « il copie cinq signes qui lui paraissent être les plus fréquents, et il fait une observation qui se révélera exacte : contrairement aux autres écritures orientales, sauf l'arménien, celle de Persépolis doit se lire de gauche à droite. C'est le début, bien modeste sans doute, des études qui aboutiront au déchiffrement du vieux-perse » (*Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, Gallimard, 1997, p. 22).

les cunéiformes : quand d'aucuns soupçonnent déjà de véritables caractères graphiques, d'autres n'y voient que des motifs décoratifs. Et, parmi ceux qui pensent être en présence d'une écriture, celle-ci n'est pas envisagée dans ses rapports à une langue, mais comme un ensemble de symboles : chaque signe a sa valeur propre, est à associer à un contenu. Qu'on se rappelle comment, au XVII^e siècle, le jésuite Athanase Kircher « lisait » une phrase entière, en lieu et place du titre impérial *Autocrator*. Il en fut de même pour ces nouveaux caractères en formes de clous, nommés pour la première fois *litterae cuneatae* par le médecin Engelbert Kämpfer, dans ses *Amoenitates Exoticae*. La fin du XVIII^e siècle vient enfin jeter quelques lumières sur les écritures persépolitaines. Tout d'abord, aux copies rares et lacunaires du XVII^e siècle, succèdent les nombreuses reproductions d'un voyageur hollandais, Cornelius de Bruin (1711-1714) et celles, alors les plus complètes et les plus précises, d'un membre d'une expédition danoise, Carsten Niebuhr². Celui-ci s'attache aux inscriptions trilingues de Persépolis, dans lesquelles il est le premier à distinguer trois écritures différentes, jusqu'à présent confondues. Tout en déterminant le sens de lecture des inscriptions – que de Bruin supposait déjà être horizontal –, il dénombre, pour l'une des écritures, une quarantaine de signes. Il formule alors une hypothèse que nul, Grotefend y compris, ne remettra plus en cause et qui servira même de base au déchiffrement : la première de ces écritures est sans doute alphabétique. C'est en cette fin de XVIII^e siècle également, qu'un étudiant en théologie, A.H. Anquetil-Duperron, rapporte d'Inde l'Avesta dans le texte original et le traduit en 1771. Tandis que les études du livre sacré lèvent le voile sur l'une des langues de l'Inde antique, le danois Gerhard Tychsen fait paraître, en 1798, un traité intitulé *de cuneatis inscriptionibus persepolitans lucubratio*. Il identifie l'interponction et, déjà avant Grotefend, fait l'hypothèse que chacune des écritures correspond à une langue spécifique. Mais, pour lui, la langue des inscriptions du « premier type » devait être du parthe, et les rois, dont il est question dans les inscriptions, devaient appartenir à la dynastie arsacide. Le dernier pas déterminant fut celui d'un autre savant, Friedrich Christian Karl Heinrich Münter. Cet évêque d'une province danoise, également orientaliste, publie son traité *Versuch über die keilförmigen Inschriften zu Persepolis* à Copenhague, en 1800-1802. Münter, tout en supposant aux trois écritures un contenu commun, considère que chacune recèle un système différent : l'une est idéographique, la seconde syllabique, l'autre, alphabétique. Il suppose, par ailleurs, que la langue de cette dernière doit être de l'avestique – du zend, comme on disait alors. De plus, il rejette l'hypothèse parthe et, alors que Tychsen datait les inscriptions de la dynastie des Arsacides, Münter les fait remonter aux rois Achéménides. Il détermine également les mots pour « rois » et « rois des rois ». C'est alors qu'intervient Georg Friedrich Grotefend. Né à Münden en 1775, il étudie 20 ans plus tard la théologie et la philosophie à l'université de Göttingen et, en 1797, est adjoint titulaire au lycée de Göttingen. Un « amateur éclairé », c'est ainsi qu'on le qualifie le plus souvent. En tout cas, ce n'est pas un universitaire, encore moins un orientaliste. En 1802, avant même que le professeur de latin-grec ne commence à travailler sur les inscriptions persépolitaines, tous les éléments qui lui serviront d'appui pour son déchiffrement sont déjà en place : les copies de de Bruin et de Niebuhr, supports de son déchiffrement, les premiers travaux

2. *Reisebeschreibung nach Arabien und andere vorliegende Länder*, Copenhague, 1778.

sur l'avestique d'Anquetil-Duperron et ceux, de de Sacy, sur quelques inscriptions pehlvi, la supposition d'un système alphabétique pour l'une des écritures, l'hypothèse qu'elle note une langue apparentée à celle de l'Avesta, enfin, le cadre référentiel des inscriptions, qui n'est autre que l'empire perse des grands rois achéménides. La particularité de Grotefend est alors sans doute celle-ci : bien que reprenant à son compte les faits établis avant lui, il les remet méthodiquement en question, les argumentant à son tour avec ce souci constant, que l'on retrouve tout au long du *de cuneatis*, d'agir selon une méthode, une procédure rationnelle. Quelques phrases de son traité attestent, avant l'heure, de ce désir de rationalité qui sera, par la suite, celui de Champollion lorsqu'il nous parle du « soin qu'[il a] pris de ne rien deviner mais de tout démontrer ».

Le 4 septembre 1802, Grotefend soumit à l'Assemblée des savants de Göttingen un mémoire en latin portant sur les cunéiformes, et plus particulièrement sur ce qu'on appelait alors la « première écriture persépolitaine », c'est-à-dire le vieux-perse. C'est ce mémoire que nous traduisons ici³. Ce travail fut accueilli avec froideur par la docte assemblée. Il fut très rapidement suivi de trois autres.

**Mémoire présenté par Georg Friedrich Grotefend,
collaborateur de l'Université de Göttingen,
sur la lecture et l'explication des inscriptions persépolitaines cunéiformes,
comme on les appelle**

Göttingen, le 4 septembre 1802

Avant-propos

Au mois de juin, alors qu'au cours d'une promenade mon ami Fiorillo, secrétaire de la Bibliothèque Royale, discutait avec moi de savoir s'il était possible de mettre au jour le sens d'inscriptions dont l'alphabet et la langue étaient absolument inconnus, moi, qui depuis l'enfance déjà, avais eu l'habitude d'expliquer les phrases de la langue vernaculaire exprimées par des signes obscurs, j'estimais être mesure de réaliser cela pleinement⁴. Comme celui-ci répondait que je le lui prouverai vraiment, lorsque je serai, par exemple, en mesure d'expliquer une des inscriptions cunéiformes, je lui en fis la promesse, à la condition qu'il veuille me prêter son aide et me communiquer toutes les informations qui puissent les éclaircir.

Ainsi fut-il fait ; avec l'aide de mon ami, j'abordai cette écriture pour ainsi dire la plus facile de toutes, que déjà O.G. Tychsen, V. Cl.⁵, avait entrepris de lire, et la fortune m'assista si bien que, au bout de quelques semaines seulement, je pus, après avoir essayé toutes les techniques d'investigation, interpréter la majeure partie des

3. W. MEYER, *G. Fr. Grotefend erste Nachricht von seiner Entzifferung der Keilschrift*, Darmstadt, 1972. Les notes explicatives ont été rajoutées par nous.
4. Grotefend était un expert de ce genre d'activités (acrostiches, rébus...). Il avait, du reste, écrit un ouvrage *Commentatio de pasigraphia sive scriptura universalis* (1799). Ce travail « se rattache à la tradition leibnizienne. Les pasigraphies de la fin du XVIII^e siècle étaient, en effet, l'ultime aboutissement des projets d'écriture universelle du XVIII^e siècle, auxquels Descartes avait porté intérêt, et qui furent une des préoccupations majeures de Leibniz. Ce mouvement est issu des cryptographies du XVI^e siècle : à l'usage du chiffre pour des messages secrets, s'ajoute le désir d'inventer, pour les relations internationales, une écriture notant des idées et leurs relations » (M. DAVID, « Des écritures universelles aux déchiffrements de textes anciens : Georg Friedrich Grotefend », dans *Revue philosophique*, 1975, 4, p. 434-438).
5. V. Cl. = Vir Clarissimus.

I. Au sujet des inscriptions cunéiformes en général

Je ferais à peine observer cela, si d'aucuns n'avaient pas au contraire considéré à la légère que ces figures sont seulement des ornements, ou le fait de vers ou d'insectes, ou tout au plus des notations de nombres, qu'il était peu intéressant d'expliquer⁶ : ainsi, plus de 20 fois, des figures précises sont-elles clairement et manifestement disposées pour représenter des mots.

On trouve certes plusieurs types d'inscriptions cunéiformes à Babylone et en d'autres régions de l'Orient ; mais dans les inscriptions de Persépolis, que je me propose de débrouiller, on peut en voir trois seulement, qui se répondent presque au mot près, au point que l'un ayant été démêlé, nous connaissons aussi le sens de ceux qui restent. Le fameux vase que Caylus a publié (*Recueil d'antiquités*, t. V, pl. XXX.) présentait l'ordre véritable de ceux-ci. Afin donc que soit clair, quel type d'inscription je distingue par les noms de première, seconde et troisième écriture, je présente l'inscription elle-même du vase, rectifiée à l'aide de la comparaison avec Niebuhr planche XXIV G, F, E, (début) et Bruin n. 131, A ligne 6 et 10, B ligne 3, 4, et 9 (milieu), C, ligne 3 (fin) et 8 (milieu).

[illegible]

I. 一 III. 一 III. 一 III. II. I. III. 一 III.

一、二、三、四、五、六、七、八、九、十。

L'inscription A ne possède pas d'écritures correspondantes, tout comme cette même inscription de de Bruin n. 126 ; mais toutes deux se rapprochent d'une inscription tout à

6. Grotefend fait allusion à un certain nombre d'hypothèses fantaisistes qui avaient été faites sur les cunéiformes : citons S.S. Witte qui, en 1789, expliquait l'existence des pyramides égyptiennes et des ruines de Persépolis par des phénomènes naturels d'origine volcanique, et démontrait que les soi-disant inscriptions n'étaient rien d'autre que des ornements, dont le modèle devait être cherché dans le règne végétal, notamment les feuilles du tabac. Mais pour d'autres, les cunéiformes étaient des dégâts provoqués par des insectes ; pour d'autres encore, il s'agissait de simples chiffres.

3. Les figures de ces inscriptions, que je me propose d'expliquer représentent non pas des mots ou des syllabes, comme celles des inscriptions chinoises et japonaises, mais des lettres, tout comme les nôtres

4. Toutes les inscriptions cunéiformes que je connais doivent être lues de gauche à droite, toujours sur une même ligne horizontale, ni en « kionedon » ni en « boustrophedon »⁸

7. « Roi ».

8. En grec dans le texte : κιονῆδον βουστροφῆδον. On qualifie de boustrophédon le tracé d'un système d'écriture qui change alternativement de sens ligne après ligne, à la manière du bœuf marquant les sillons dans les champs, de droite à gauche puis de gauche à droite. Une écriture en kionèdon est une écriture en colonnes (verticales), du grec kion « colonne ».




droite d'une ligne supérieure est liée à la partie gauche d'une ligne inférieure, ce que le premier coup d'œil au mot cité plus haut et les choses qui en dérivent enseignent, dans Niebuhr, planche B, G. En outre, les désinences de ce nom que nous avons citées, sont ajoutées non pas à la partie gauche, mais toujours à celle de droite, pour ainsi dire à la fin du mot. D'autre part, pour montrer le plus clairement possible que cela se produit non seulement dans le premier type d'écriture, mais aussi dans tous les autres, je vais présenter les noms eux-mêmes avec leurs désinences, à partir de Niebuhr, planche B, D, C, ou G, F, E :

Première écriture :

ou si nous écrivons ces-mêmes mots transcrits ci-dessus sous leur forme abrégée :

Seconde écriture :

Troisième écriture :

Mais comme les mots cités dans les inscriptions G, F, E par un heureux hasard suivent un nom qui constitue le début des inscriptions B, D, C, excepté une désinence, D. Lichtenstein⁹ V.S.R.¹¹, avec peut-être Wahlro comme source, partant du fait que sur la planche C, devant les figures    que l'on peut lire dans la planche E au début de la seconde ligne, précèdent des signes tels qu'ils cadrent parfaitement avec la troisième ligne de la planche E, a aussitôt fait l'hypothèse que cela indiquait le fait que ces inscriptions devaient être lues de droite à gauche. Mais on comprend que celui-ci, par un jugement trop hâtif, a pris pour un argument ce qui a été produit par quelque accident fortuit, à partir du fait que chez de Bruin n. 131 inscr. C, 1, 9 et 10 la partie droite de la ligne supérieure forme un tout avec la partie gauche de la ligne inférieure, d'où Lichtenstein pensa que, dans l'inscription de Niebuhr E, la partie gauche de la ligne supérieure devait être liée à la partie droite de la ligne inférieure. Du reste, si Lichtenstein avait comparé ou bien l'inscription du vase de Caylus ou bien la planche n. 131 de de Bruin inscr. C, 1, 3, 5 ou encore 8 (début) avec Niebuhr planche E, il aurait assurément vu que le début à gauche de la seconde ligne cadrerait avec la fin à droite de la première et non de la troisième ligne. À partir de ces faits, les savants peuvent désormais discerner ce qu'on doit attendre de celui qui se déclare conduit par un hasard fortuit et non par un système rationnel, bien que plusieurs choses puissent être corrigées, sauf si le peu de temps dont on dispose l'empêche, ou si c'est excessif.

9. « Roi, Grand Roi, Roi des Rois ».

10. Pour Lichtenstein, les cunéiformes ne sont qu'une banale variante de l'écriture coufique et sont, par conséquent, à lire comme de l'arabe, de droite à gauche.

11. V.S.R. = *Vir Summe Reverendus*.

12. Signes de la troisième écriture.


II. Au sujet des inscriptions de la première écriture en particulier


1. L'écriture que nous avons appelée « première » emploie des figures particulières pour représenter des lettres-voyelles


Déjà Münter, un homme à l'esprit des plus pénétrants en même temps que très modeste, observa que, dans les inscriptions de la première écriture, au sujet desquelles seules il sera désormais question, quelques signes se rencontraient si fréquemment par rapport aux autres qu'il n'était pas possible que l'on doute qu'elles ne soient des notations de voyelles. En outre, étant donné que Niebuhr planche XXIII a rassemblé plus de 40 figures, parmi lesquelles apparaissent cependant quelques fautes, et également quelques signes de valeur identique, d'autres au contraire ayant été soit altérés soit omis, chacun comprend aisément qu'un tel nombre est assurément trop petit pour une écriture syllabique et trop grand pour une écriture au contraire privée des voyelles. Cela dit, cinq voyelles ne suffisent cependant pas pour compléter ce nombre-là. Il faut donc établir que des voyelles tant longues que brèves, selon l'usage des antiques langues perses, sont notées par des signes spécifiques.

2. La langue de la première écriture est celle que l'on appelle « le Zend »

Avant que je ne fournisse la preuve de cela, je dois signaler – je l'ai découvert sans peine – lesquelles de ces figures doivent être tenues pour des voyelles. Voici les figures qui s'y rapportent :

 qui apparaît le plus et qui, si Niebuhr ne s'est pas trompé, forme à elle seule un mot sur la planche I, 1, 8.

 qui au début de l'inscription A chez Niebuhr formerait à elle seule un mot, à moins que cette inscription-là n'ait été mutilée ; mais on l'identifie à une voyelle, à partir du fait qu'on la rencontre rarement à l'initiale, mais la plupart du temps à la fin des mots, et il en est assurément ainsi, puisqu'elle est redoublée à la dernière ligne de l'inscription B.

 laquelle non seulement apparaît le plus souvent, mais aussi chez Niebuhr, planche XXIV A, ligne 19, est redoublée au début du mot.

Les voyelles restantes peuvent être identifiées de la même façon, mais celles-ci suffisent pour démontrer ce que j'ai annoncé. Ces voyelles, en effet, apparaissent tant de fois par rapport à tous les autres signes, que l'on comprend aisément que la langue de notre écriture a été, au plus haut point, riche de voyelles ; bien plus, de très nombreux mots sont constitués des seules voyelles, parmi lesquels il suffit d'avoir cité ceux-ci :

Or, qui peut ignorer que cette caractéristique est celle de la langue Zend, par laquelle elle se distingue des autres langues ? Il y a certes beaucoup de points qui cadreraient avec la langue sanscrite si bien que, à lire le traité de Münter, j'hésiterais quelque peu, pour décider si c'était le Zend ou bien le sanscrit, la langue exprimée par ces petits clous. Mais comme je devais m'en apercevoir bientôt, dans l'idiome sanscrit, plusieurs consonnes au timbre rude sont accolées, comme dans le nom même de celui-ci, ce que je n'avais observé nulle part dans nos inscriptions. En outre, comme il paraissait peu probable que des mots sanscrits aient été représentés sur des monuments perses, je conclus sans hésiter que la langue était le Zend, et ce que j'avais conclu par un raisonnement logique, l'expérience me le confirma.

3. Toutes les inscriptions, dont j'ai, jusqu'à présent, attentivement étudié le sens, se rapportent soit à Darius, soit à Xerxès

Ces choses, qu'au sujet des monuments de Persépolis notre cher Heeren¹³, V. Clar., a entièrement montré d'une manière si fine et que, après lui, Münter prouva, indiquent assez clairement que ces antiques inscriptions contemporaines des monuments eux-mêmes, doivent se rapporter à quelque antique roi de la Perse, entre Cyrus et Alexandre. De quelle façon l'expérience m'a dévoilé les noms de Darius et Xerxès, notre récit qui porte sur la manière elle-même dont nous avons procédé va de fait l'apprendre.

III. Au sujet de la méthode d'élucidation des inscriptions de la première écriture

Cela pourrait paraître suffire si je révélais les découvertes que j'ai faites, puisque le résultat lui-même atteste de la validité de ce que j'ai établi pour en faire l'essai ; mais pour vraiment exposer en même temps aux savants le chemin par lequel un homme ignorant des langues orientales a pu mettre à nu la plus ancienne langue d'Orient, je vais dévoiler sous vos yeux ma méthode elle-même.

1. Tout d'abord, ces inscriptions, que Tychsen avait entrepris non seulement de lire mais aussi d'interpréter, ayant été comparées avec celles que de Sacy avait justement révélées, je m'aperçus aussitôt que le premier mot dans l'une et l'autre inscription que Tychsen a lu *Osch patscha* et *Malkéusch*, était un nom de roi ; au contraire, ce mot-là que Tychsen a lu *Aksak* était le titre de celui-ci, signifiant *roi*. En effet, le fait justement que ce mot fût répété aussi souvent dans toutes les inscriptions, avec même des déclinaisons de cas et que, précédant simplement un mot, il variait, cela même était la preuve que ce ne pouvait être un nom propre ; d'autant plus que, comme je l'ai déjà signalé ci-dessus, ce mot, comme un titre connu, avait l'habitude d'être abrégé dans les autres inscriptions.

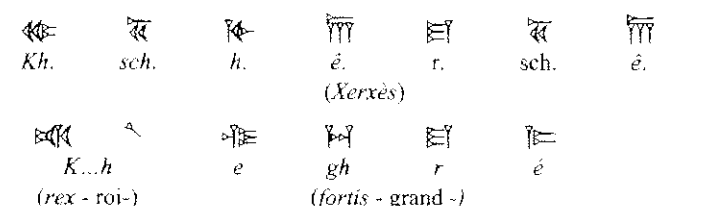
2. Ensuite je constatais que ce nom qui se trouve au début de l'une des inscriptions, a été écrit dans la seconde après le titre *roi des rois* avec la désinence brève du génitif ; de là je conclusais que dans ces inscriptions, les rois cités étaient un père et le fils. Ainsi, comme le nom de Darius, que le livre sacré appelle *Darjavesch*¹⁴, semblait cadrer avec ce mot que Tychsen a lu *Malkéusch* (*Dârheûsch*), tandis que le nom de Xerxès semblait cadrer avec celui que Tychsen a lu *Osch patscha* (*Khschêrschê*) : quel serait le nom du roi en vieux perse, voici ce qui ne pouvait m'échapper bien longtemps. En effet, à cause de la similitude des figures qui se présentent dans les noms de Darius et Xerxès, je devais nécessairement lire les quatre premières lettres *Khschêh*... D'ailleurs, déjà, le lexique du Zend d'Anquetil-Duperron pag. 442 me montrait le nom de roi *Khscheiô*, qui différait simplement du mot de l'inscription en ceci que le signe de l'aspiration avait été ajouté à une voyelle longue ; or Anquetil lui-même note quelque part que les voyelles zend, à la fin des mots, sont souvent prononcées avec une aspiration.

13. D'après E. Doblhofer, Heeren, historien protecteur de Grotefend, contribua entre autres à faire connaître ces travaux. Doblhofer note : « Arnold Hermann Ludwig Heeren qui, dans ses *Idées sur la politique, les relations et le commerce des principaux peuples du monde antique*, contribua plus tard à faire connaître les travaux peu remarquables de Grotefend » (E. DOBLHOFER, *Le déchiffrement des écritures*, Paris, 1958, p. 106). L'opuscule du déchiffreur eut une vie mouvementée : l'université de Göttingen refusant de le publier intégralement (le jeune professeur de lycée n'étant ni universitaire, ni orientaliste), il parut, d'abord en partie, dans les *Göttinger Gelehrten Anzeigen* de 1802-1803. Puis, en 1805, il est publié en intégralité dans les *Idées* de Heeren (*Ideen über Politik, den Verkehr, und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt* (2 vols, Göttingen, 1793-1796 ; 4th ed., 6 vols., 1824-1826), avant d'être oublié puis redécouvert en 1893, date à laquelle il sera réédité par W. Meyer. C'est à cette dernière version que nous avons eu accès, laquelle a été réimprimée par la Wissenschaftliche Buchgesellschaft de Darmstadt en 1972.


14. Il s'agit du livre sacré des Parsis rapporté par Anquetil-Duperron : l'Avesta.


3. Pour ce qui est du mot suivant, dont je conclusais, d'après la comparaison de l'inscription de de Sacy, qu'il s'agissait d'un adjectif, la première et la troisième lettre étaient E et R, déjà connues à partir du nom de Darius ; dès lors, comme j'avais trouvé dans le lexique d'Anquetil p. 435 le mot *eghré* (*vis et fortitudo*) je n'ai pas hésité à lire ce mot *eghré* et à l'interpréter comme *fortis* cf. Anquet. Zend.-Av. T. II, p. 202, not. 2 ; T. I. P. II, p. 423, not. 4 et 5.



Ainsi pouvais-je désormais interpréter l'inscription du vase de Caylus présentée ci-contre, dont je lis le premier type d'écriture comme ceci :


















Cependant, afin que les yeux des savants ne soient pas heurtés par ma lecture, il doit être signalé que l'alphabet Zend, comme on peut le voir à partir des planches d'Anquetil (Zend-Avesta Tom. II, p. 424), exprime trois types de voyelle *e* (car la quatrième, *eh* est composée à partir de *e* et *h*) par des signes spécifiques :

1) la première lettre de l'alphabet *é*,  laquelle peut en même temps être prononcée *â*, comme dans le nom de Darius,

2) le *e* simple  et

3) le *é* à accent superposé soit  soit 

Cela n'empêche pas cependant, que nous découvrions des mots commençant par le signe  comme    écrits avec la première lettre de l'alphabet : en effet, Anquetil permute entre elles les voyelles zend, si bien que l'on rencontre par exemple les mots *eschedanm* et *eschto* (Anquet. Zend-av. T. II, p. 471) avec la même initiale (p. 434).

4. Je reviens aux inscriptions de Niebuhr, dont je vais désormais rapporter l'interprétation, de telle manière que le lecteur ait le sentiment de les étudier lui-même. Parmi les quatre lettres qui, dans les deuxième et troisième lignes, prolongent le titre de roi et semblent marquer le génitif pluriel, il est forcé que le dernier  représente un *o* puisque c'est une voyelle et que dans Niebuhr, planche XXIV, ligne 2 sq., elle constitue la désinence du nom (cf. Kleuker, Zend-Avesta. T. II, p. 65) ; quant à la seconde lettre  elle désigne un *ich*, si bien que la désinence du génitif pluriel se trouve être *êchêo* ou bien *âtchâo*. Dans l'inscription G, le nom de Darius, père de Xerxès, est prolongé par la lettre  et le titre de roi par la désinence   pour marquer le génitif singulier ; il est difficilement possible de douter qu'elles doivent être lues *â* et *âhê*. Dans l'inscription B, succède au titre de roi un mot qui, tronqué de la désinence du génitif pluriel, établit le nom du peuple, *Dâhû*, qui, d'après Anquet. Zend-avest. T. II, p. 283, not. 4, est le même, qu'Hérodote, I, 125 (fin), appelle *Δαυῆς*¹⁵, et atteste qu'il s'agit du peuple perse (*Pârs* Nieb. H, I, 6, (fin) et 7. (début)). Le mot suivant, avec une désinence de génitif sing. nous fait découvrir le nom *Gôschtâsp* en même temps que les lettres     Le signe  bien qu'il soit transcrit correctement par de Bruin n. 132, Niebuhr l'a confondu avec la figure  très similaire, mais de valeur complètement différente ; pour cette raison il l'a omise dans son Alphabet planche XXIII. Le titre de roi après *Gôschtâspâhê* a été omis à juste titre ; en revanche, il est d'usage que le mot qui signifie *fils* soit toujours oublié dans la langue Zend.

15. En grec dans le texte.

5. Désormais, pour lire l'inscription G, il n'y a plus que la valeur d'une seule lettre qui nous fasse défaut à la fin du mot 𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪𐯫𐯬𐯭𐯮𐯰𐯱𐯲𐯳𐯴𐯵𐯶𐯷𐯸𐯹𐯺𐯻𐯼𐯽𐯾𐯿𐰀𐰁𐰂𐰃𐰄𐰅𐰆𐰇𐰈𐰉𐰊𐰋𐰌𐰍𐰎𐰏𐰐𐰑𐰒𐰓𐰔𐰕𐰖𐰗𐰘𐰙𐰚𐰛𐰜𐰝𐰞𐰟𐰠𐰡𐰢𐰣𐰤𐰥𐰦𐰧𐰨𐰩𐰪𐰫𐰬𐰭𐰮𐰯𐰰𐰱𐰲𐰳𐰴𐰵𐰶𐰷𐰸𐰹𐰺𐰻𐰼𐰽𐰾𐰿𐱀𐱁𐱂𐱃𐱄𐱅𐱆𐱇𐱈𐱉𐱊𐱋𐱌𐱍𐱎𐱏𐱐𐱑𐱒𐱓𐱔𐱕𐱖𐱗𐱘𐱙𐱚𐱛𐱜𐱝𐱞𐱟𐱠𐱡𐱢𐱣𐱤𐱥𐱦𐱧𐱨𐱩𐱪𐱫𐱬𐱭𐱮𐱯𐱰𐱱𐱲𐱳𐱴𐱵𐱶𐱷𐱸𐱹𐱺𐱻𐱼𐱽𐱾𐱿𐲀𐲁𐲂𐲃𐲄𐲅𐲆𐲇𐲈𐲉𐲊𐲋𐲌𐲍𐲎𐲏𐲐𐲑𐲒𐲓𐲔𐲕𐲖𐲗𐲘𐲙𐲚𐲛𐲜𐲝𐲞𐲟𐲠𐲡𐲢𐲣𐲤𐲥𐲦𐲧𐲨𐲩𐲪𐲫𐲬𐲭𐲮𐲯𐲰𐲱𐲲𐲳𐲴𐲵𐲶𐲷𐲸𐲹𐲺𐲻𐲼𐲽𐲾𐲿𐳀𐳁𐳂𐳃𐳄𐳅𐳆𐳇𐳈𐳉𐳊𐳋𐳌𐳍𐳎𐳏𐳐𐳑𐳒𐳓𐳔𐳕𐳖𐳗𐳘𐳙𐳚𐳛𐳜𐳝𐳞𐳟𐳠𐳡𐳢𐳣𐳤𐳥𐳦𐳧𐳨𐳩𐳪𐳫𐳬𐳭𐳮𐳯𐳰𐳱𐳲𐳳𐳴𐳵𐳶𐳷𐳸𐳹𐳺𐳻𐳼𐳽𐳾𐳿𐴀𐴁𐴂𐴃𐴄𐴅𐴆𐴇𐴈𐴉𐴊𐴋𐴌𐴍𐴎𐴏𐴐𐴑𐴒𐴓𐴔𐴕𐴖𐴗𐴘𐴙𐴚𐴛𐴜𐴝𐴞𐴟𐴠𐴡𐴢𐴣𐴤𐴥𐴦𐴧𐴨𐴩𐴪𐴫𐴬𐴭𐴮𐴯𐴰𐴱𐴲𐴳𐴴𐴵𐴶𐴷𐴸𐴹𐴺𐴻𐴼𐴽𐴾𐴿𐵀𐵁𐵂𐵃𐵄𐵅𐵆𐵇𐵈𐵉𐵊𐵋𐵌𐵍𐵎𐵏𐵐𐵑𐵒𐵓𐵔𐵕𐵖𐵗𐵘𐵙𐵚𐵛𐵜𐵝𐵞𐵟𐵠𐵡𐵢𐵣𐵤𐵥𐵦𐵧𐵨𐵩𐵪𐵫𐵬𐵭𐵮𐵯𐵰𐵱𐵲𐵳𐵴𐵵𐵶𐵷𐵸𐵹𐵺𐵻𐵼𐵽𐵾𐵿𐶀𐶁𐶂𐶃𐶄𐶅𐶆𐶇𐶈𐶉𐶊𐶋𐶌𐶍𐶎𐶏𐶐𐶑𐶒𐶓𐶔𐶕𐶖𐶗𐶘𐶙𐶚𐶛𐶜𐶝𐶞𐶟𐶠𐶡𐶢𐶣𐶤𐶥𐶦𐶧𐶨𐶩𐶪𐶫𐶬𐶭𐶮𐶯𐶰𐶱𐶲𐶳𐶴𐶵𐶶𐶷𐶸𐶹𐶺𐶻𐶼𐶽𐶾𐶿𐷀𐷁𐷂𐷃𐷄𐷅𐷆𐷇𐷈𐷉𐷊𐷋𐷌𐷍𐷎𐷏𐷐𐷑𐷒𐷓𐷔𐷕𐷖𐷗𐷘𐷙𐷚𐷛𐷜𐷝𐷞𐷟𐷠𐷡𐷢𐷣𐷤𐷥𐷦𐷧𐷨𐷩𐷪𐷫𐷬𐷭𐷮𐷯𐷰𐷱𐷲𐷳𐷴𐷵𐷶𐷷𐷸𐷹𐷺𐷻𐷼𐷽𐷾𐷿𐸀𐸁𐸂𐸃𐸄𐸅𐸆𐸇𐸈𐸉𐸊𐸋𐸌𐸍𐸎𐸏𐸐𐸑𐸒𐸓𐸔𐸕𐸖𐸗𐸘𐸙𐸚𐸛𐸜𐸝𐸞𐸟𐸠𐸡𐸢𐸣𐸤𐸥𐸦𐸧𐸨𐸩𐸪𐸫𐸬𐸭𐸮𐸯𐸰𐸱𐸲𐸳𐸴𐸵𐸶𐸷𐸸𐸹𐸺𐸻𐸼𐸽𐸾𐸿𐹀𐹁𐹂𐹃𐹄𐹅𐹆𐹇𐹈𐹉𐹊𐹋𐹌𐹍𐹎𐹏𐹐𐹑𐹒𐹓𐹔𐹕𐹖𐹗𐹘𐹙𐹚𐹛𐹜𐹝𐹞𐹟𐹠𐹡𐹢𐹣𐹤𐹥𐹦𐹧𐹨𐹩𐹪𐹫𐹬𐹭𐹮𐹯𐹰𐹱𐹲𐹳𐹴𐹵𐹶𐹷𐹸𐹹𐹺𐹻𐹼𐹽𐹾𐹿𐺀𐺁𐺂𐺃𐺄𐺅𐺆𐺇𐺈𐺉𐺊𐺋𐺌𐺍𐺎𐺏𐺐𐺑𐺒𐺓𐺔𐺕𐺖𐺗𐺘𐺙𐺚𐺛𐺜𐺝𐺞𐺟𐺠𐺡𐺢𐺣𐺤𐺥𐺦𐺧𐺨𐺩𐺪𐺫𐺬𐺭𐺮𐺯𐺰𐺱𐺲𐺳𐺴𐺵𐺶𐺷𐺸𐺹𐺺𐺻𐺼𐺽𐺾𐺿𐻀𐻁𐻂𐻃𐻄𐻅𐻆𐻇𐻈𐻉𐻊𐻋𐻌𐻍𐻎𐻏𐻐𐻑𐻒𐻓𐻔𐻕𐻖𐻗𐻘𐻙𐻚𐻛𐻜𐻝𐻞𐻟𐻠𐻡𐻢𐻣𐻤𐻥𐻦𐻧𐻨𐻩𐻪𐻫𐻬𐻭𐻮𐻯𐻰𐻱𐻲𐻳𐻴𐻵𐻶𐻷𐻸𐻹𐻺𐻻𐻼𐻽𐻾𐻿𐼀𐼁𐼂𐼃𐼄𐼅𐼆𐼇𐼈𐼉𐼊𐼋𐼌𐼍𐼎𐼏𐼐𐼑𐼒𐼓𐼔𐼕𐼖𐼗𐼘𐼙𐼚𐼛𐼜𐼝𐼞𐼟𐼠𐼡𐼢𐼣𐼤𐼥𐼦𐼧𐼨𐼩𐼪𐼫𐼬𐼭𐼮𐼯𐼰𐼱𐼲𐼳𐼴𐼵𐼶𐼷𐼸𐼹𐼺𐼻𐼼𐼽𐼾𐼿𐽀𐽁𐽂𐽃𐽄𐽅𐽆𐽇𐽋𐽍𐽎𐽏𐽐𐽈𐽉𐽊𐽌𐽑𐽒𐽓𐽔𐽕𐽖𐽗𐽘𐽙𐽚𐽛𐽜𐽝𐽞𐽟𐽠𐽡𐽢𐽣𐽤𐽥𐽦𐽧𐽨𐽩𐽪𐽫𐽬𐽭𐽮𐽯𐽰𐽱𐽲𐽳𐽴𐽵𐽶𐽷𐽸𐽹𐽺𐽻𐽼𐽽𐽾𐽿𐿀𐿁𐿂𐿃𐿄𐿅𐿆𐿇𐿈𐿉𐿊𐿋𐿌𐿍𐿎𐿏𐿐𐿑𐿒𐿓𐿔𐿕𐿖𐿗𐿘𐿙𐿚𐿛𐿜𐿝𐿞𐿟𐿠𐿡𐿢𐿣𐿤𐿥𐿦𐿧𐿨𐿩𐿪𐿫𐿬𐿭𐿮𐿯𐿰𐿱𐿲𐿳𐿴𐿵𐿶𐿷𐿸𐿹𐿺𐿻𐿼𐿽𐿾𐿿𐀀𐀁𐀂𐀃𐀄𐀅𐀆𐀇𐀈𐀉𐀊𐀋𐀌𐀍𐀎𐀏𐀐𐀑𐀒𐀓𐀔𐀕𐀖𐀗𐀘𐀙𐀚𐀛𐀜𐀝𐀞𐀟𐀠𐀡𐀢𐀣𐀤𐀥𐀦𐀧𐀨𐀩𐀪𐀫𐀬𐀭𐀮𐀯𐀰𐀱𐀲𐀳𐀴𐀵𐀶𐀷𐀸𐀹𐀺𐀻𐀼𐀽𐀾𐀿𐁀𐁁𐁂𐁃𐁄𐁅𐁆𐁇𐁈𐁉𐁊𐁋𐁌𐁍𐁎𐁏𐁐𐁑𐁒𐁓𐁔𐁕𐁖𐁗𐁘𐁙𐁚𐁛𐁜𐁝𐁞𐁟𐁠𐁡𐁢𐁣𐁤𐁥𐁦𐁧𐁨𐁩𐁪𐁫𐁬𐁭𐁮𐁯𐁰𐁱𐁲𐁳𐁴𐁵𐁶𐁷𐁸𐁹𐁺𐁻𐁼𐁽𐁾𐁿𐂀𐂁𐂂𐂃𐂄𐂅𐂆𐂇𐂈𐂉𐂊𐂋𐂌𐂍𐂎𐂏𐂐𐂑𐂒𐂓𐂔𐂕𐂖𐂗𐂘𐂙𐂚𐂛𐂜𐂝𐂞𐂟𐂠𐂡𐂢𐂣𐂤𐂥𐂦𐂧𐂨𐂩𐂪𐂫𐂬𐂭𐂮𐂯𐂰𐂱𐂲𐂳𐂴𐂵𐂶𐂷𐂸𐂹𐂺𐂻𐂼𐂽𐂾𐂿𐃀𐃁𐃂𐃃𐃄𐃅𐃆𐃇𐃈𐃉𐃊𐃋𐃌𐃍𐃎𐃏𐃐𐃑𐃒𐃓𐃔𐃕𐃖𐃗𐃘𐃙𐃚𐃛𐃜𐃝𐃞𐃟𐃠𐃡𐃢𐃣𐃤𐃥𐃦𐃧𐃨𐃩𐃪𐃫𐃬𐃭𐃮𐃯𐃰𐃱𐃲𐃳𐃴𐃵𐃶𐃷𐃸𐃹𐃺𐃻𐃼𐃽𐃾𐃿𐄀𐄁𐄂𐄃𐄄𐄅𐄆𐄇𐄈𐄉𐄊𐄋𐄌𐄍𐄎𐄏𐄐𐄑𐄒𐄓𐄔𐄕𐄖𐄗𐄘𐄙𐄚𐄛𐄜𐄝𐄞𐄟𐄠𐄡𐄢𐄣𐄤𐄥𐄦𐄧𐄨𐄩𐄪𐄫𐄬𐄭𐄮𐄯𐄰𐄱𐄲𐄳𐄴𐄵𐄶𐄷𐄸𐄹𐄺𐄻𐄼𐄽𐄾𐄿𐅀𐅁𐅂𐅃𐅄𐅅𐅆𐅇𐅈𐅉𐅊𐅋𐅌𐅍𐅎𐅏𐅐𐅑𐅒𐅓𐅔𐅕𐅖𐅗𐅘𐅙𐅚𐅛𐅜𐅝𐅞𐅟𐅠𐅡𐅢𐅣𐅤𐅥𐅦𐅧𐅨𐅩𐅪𐅫𐅬𐅭𐅮𐅯𐅰𐅱𐅲𐅳𐅴𐅵𐅶𐅷𐅸𐅹𐅺𐅻𐅼𐅽𐅾𐅿𐆀𐆁𐆂𐆃𐆄𐆅𐆆𐆇𐆈𐆉𐆊𐆋𐆌𐆍𐆎𐆏𐆐𐆑𐆒𐆓𐆔𐆕𐆖𐆗𐆘𐆙𐆚𐆛𐆜𐆝𐆞𐆟𐆠𐆡𐆢𐆣𐆤𐆥𐆦𐆧𐆨𐆩𐆪𐆫𐆬𐆭𐆮𐆯𐆰𐆱𐆲𐆳𐆴𐆵𐆶𐆷𐆸𐆹𐆺𐆻𐆼𐆽𐆾𐆿𐇀𐇁𐇂𐇃𐇄𐇅𐇆𐇇𐇈𐇉𐇊𐇋𐇌𐇍𐇎𐇏𐇐𐇑𐇒𐇓𐇔𐇕𐇖𐇗𐇘𐇙𐇚𐇛𐇜𐇝𐇞𐇟𐇠𐇡𐇢𐇣𐇤𐇥𐇦𐇧𐇨𐇩𐇪𐇫𐇬𐇭𐇮𐇯𐇰𐇱𐇲𐇳𐇴𐇵𐇶𐇷𐇸𐇹𐇺𐇻𐇼𐇽𐇾𐇿𐈀𐈁𐈂𐈃𐈄𐈅𐈆𐈇𐈈𐈉𐈊𐈋𐈌𐈍𐈎𐈏𐈐𐈑𐈒𐈓𐈔𐈕𐈖𐈗𐈘𐈙𐈚𐈛𐈜𐈝𐈞𐈟𐈠𐈡𐈢𐈣𐈤𐈥𐈦𐈧𐈨𐈩𐈪𐈫𐈬𐈭𐈮𐈯𐈰𐈱𐈲𐈳𐈴𐈵𐈶𐈷𐈸𐈹𐈺𐈻𐈼𐈽𐈾𐈿𐉀𐉁𐉂𐉃𐉄𐉅𐉆𐉇𐉈𐉉𐉊𐉋𐉌𐉍𐉎𐉏𐉐𐉑𐉒𐉓𐉔𐉕𐉖𐉗𐉘𐉙𐉚𐉛𐉜𐉝𐉞𐉟𐉠𐉡𐉢𐉣𐉤𐉥𐉦𐉧𐉨𐉩𐉪𐉫𐉬𐉭𐉮𐉯𐉰𐉱𐉲𐉳𐉴𐉵𐉶𐉷𐉸𐉹𐉺𐉻𐉼𐉽𐉾𐉿𐊀𐊁𐊂𐊃𐊄𐊅𐊆𐊇𐊈𐊉𐊊𐊋𐊌𐊍𐊎𐊏𐊐𐊑𐊒𐊓𐊔𐊕𐊖𐊗𐊘𐊙𐊚𐊛𐊜𐊝𐊞𐊟𐊠𐊡𐊢𐊣𐊤𐊥𐊦𐊧𐊨𐊩𐊪𐊫𐊬𐊭𐊮𐊯𐊰𐊱𐊲𐊳𐊴𐊵𐊶𐊷𐊸𐊹𐊺𐊻𐊼𐊽𐊾𐊿𐋀𐋁𐋂𐋃𐋄𐋅𐋆𐋇𐋈𐋉𐋊𐋋𐋌𐋍𐋎𐋏𐋐𐋑𐋒𐋓𐋔𐋕𐋖𐋗𐋘𐋙𐋚𐋛𐋜𐋝𐋞𐋟𐋠𐋡𐋢𐋣𐋤𐋥𐋦𐋧𐋨𐋩𐋪𐋫𐋬𐋭𐋮𐋯𐋰𐋱𐋲𐋳𐋴𐋵𐋶𐋷𐋸𐋹𐋺𐋻𐋼𐋽𐋾𐋿𐌀𐌁𐌂𐌃𐌄𐌅𐌆𐌇𐌈𐌉𐌊𐌋𐌌𐌍𐌎𐌏𐌐𐌑𐌒𐌓𐌔𐌕𐌖𐌗𐌘𐌙𐌚𐌛𐌜𐌝𐌞𐌟𐌠𐌡𐌢𐌣𐌤𐌥𐌦𐌧𐌨𐌩𐌪𐌫𐌬𐌭𐌮𐌯𐌰𐌱𐌲𐌳𐌴𐌵𐌶𐌷𐌸𐌹𐌺𐌻𐌼𐌽𐌾𐌿𐍀𐍁𐍂𐍃𐍄𐍅𐍆𐍇𐍈𐍉𐍊𐍋𐍌𐍍𐍎𐍏𐍐𐍑𐍒𐍓𐍔𐍕𐍖𐍗𐍘𐍙𐍚𐍛𐍜𐍝𐍞𐍟𐍠𐍡𐍢𐍣𐍤𐍥𐍦𐍧𐍨𐍩𐍪𐍫𐍬𐍭𐍮𐍯𐍰𐍱𐍲𐍳𐍴𐍵𐍶𐍷𐍸𐍹𐍺𐍻𐍼𐍽𐍾𐍿𐎀𐎁𐎂𐎃𐎄𐎅𐎆𐎇𐎈𐎉𐎊𐎋𐎌𐎍𐎎𐎏𐎐𐎑𐎒𐎓𐎔𐎕𐎖𐎗𐎘𐎙𐎚𐎛𐎜𐎝𐎞𐎟𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚